

*que
sais-je?*

LA PSYCHOLOGIE DU LANGAGE

**MICHEL MOSCATO
ET JACQUES WITTWER**



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

QUE SAIS-JE ?

TFG 77/02
C14

La psychologie du langage

MICHEL MOSCATO

Université de Rouen

JACQUES WITWER

Université de Bordeaux II

Quatrième édition corrigée

26^e mille



ISBN 2 13 044453 9

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1978

4^e édition corrigée : 1992, juillet

© Presses Universitaires de France, 1978
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

INTRODUCTION

Le langage ? : fonctions et fonctionnements d'un ensemble de systèmes permettant un certain mode d'expression et de communication chez les hommes : l'oral et l'écrit.

La psychologie ? : étude des fonctions et des fonctionnements d'un ensemble de systèmes visant à l'explicitation des comportements humains (1). Que faire alors de la langue telle qu'elle a été abstraite des comportements par de Saussure et ses continuateurs ? Ceci : l'objet d'études des fonctionnements de systèmes d'éléments renvoyant à une signification, par exemple, dans « incapable », le préfixe *in*, le suffixe *able*, le radical *cap* sont des monèmes, c'est-à-dire des éléments minimaux de signification : ils sont dits de première articulation. En revanche, le phonème (i), le graphème /i/ appartiennent à la seconde articulation. C'est sur ces deux articulations que reposent les fondements de la linguistique au sens étroit du terme.

La psychologie du langage doit évidemment tenir compte des données et des résultats de la linguistique. Mais elle se préoccupe essentiellement de l'étude des comportements langagiers, c'est-à-dire de dégager les fonctions du langage et de tenter d'en expliquer les fonctionnements. Est fonction, ce qui a un but, un objectif. Par exemple, en physiologie, la fonction respiratoire ; en langage, la fonction cognitive (cf. chap. II). Est fonctionne-

(1) Le langage-langue étant spécifique à l'homme, sont écartées les questions relevant de la psychologie animale.

ment, l'ensemble des éléments et des dispositifs qui permettent à la fonction... de fonctionner (cf. J. Piaget, *Biologie et connaissance*). On conçoit alors qu'à une même fonction puissent correspondre des fonctionnements différents. La plante, le poisson, le mammifère respirent avec des dispositifs et des fonctionnements différents ; l'enfant, l'homme n'ont-ils à leur disposition pour assurer la fonction cognitive que le seul dispositif du langage-langue comme moyen d'intégration ou peuvent-ils aussi compter sur d'autres dispositifs (activités sensorimotrices, perceptives, affectives, opératoires) ? Se pose alors l'un des problèmes fondamentaux de la psychologie : les rapports entre la pensée et le langage. Il s'agit en effet, de dégager et de comprendre quelle est la part du langage dans l'acquisition et le développement des connaissances, dans la capacité de les intégrer, de les exploiter et de les faire fructifier par l'extension des capacités d'analyse et de synthèse. Sur ce point, les controverses sont nombreuses (cf. chap. II). Trois conceptions sont possibles, avec toutes les nuances intermédiaires possibles :

1) *La pensée, c'est le langage* : c'est le point de vue de la tradition empiriste et sensualiste (Locke, Hume, Condillac). Le mot est l'élément minimal ; on pense avec ces mots. Toute autre activité n'intéresse pas le niveau cognitif.

2) *Interférence constante entre la pensée et le langage* : la pensée n'est pas identifiée au langage. Il existe des fonctionnements mentaux qui peuvent se libérer momentanément de certaines contraintes linguistiques (par exemple, de la polysémie de certains termes) tout en maintenant des liens avec certains aspects syntaxiques et sémantiques.

3) *Il existe une pensée sans langage* : il faut préciser une pensée sans langage-langue. Car il n'y a

pas possibilité de « penser » sans fonction symbolique. Et ce dernier concept entraîne l'existence de sémiologies, donc de langage. Dans cette troisième conception, pourraient fonctionner des activités intellectuelles indépendantes de tout recours à des structures linguistiques, en particulier des activités déductives et inductives, de type logico-mathématique et peut-être de type esthétique. Cette pensée sans langage pourrait être à l'œuvre dès la naissance — pour J. Piaget, ce type d'activités cognitives n'est-il pas d'abord sensori-moteur ? Mais l'enfant ne baigne-t-il pas dans le langage, dès et avant même sa naissance ? Quoi qu'il en soit, cette conception qui accorde au fonctionnement mental des possibilités considérables en dehors de toute référence aux structures linguistiques n'est pas sans nuances. Pour les uns, il y a établissement d'une pensée indépendante du langage depuis le plus jeune âge. Dans cette optique, le fonctionnement langagier ne serait qu'un des aspects des capacités cognitives de l'homme, subordonné à une pensée dont la sémiotique générale s'articulerait sur des appuis initiaux autres que ceux fournis par l'ensemble du système langagier. Pour les autres, cette pensée « opératoire », initialement sensorimotrice, serait nécessairement irriguée par l'intervention du langage, qui en faciliterait, en enrichirait le développement, étant entendu que ce rôle du langage devrait s'estomper quand la pensée deviendrait « opératoire ». La difficulté qu'ont les sourds d'accéder à la « pensée formelle » serait l'un des arguments valorisant le rôle « facilitateur » du langage quant à cette accession.

L'importance prise par les recherches concernant les rapports pensée-langage en psychologie ne doit pas faire oublier les autres directions à entrevoir.

Qu'en est-il en particulier des rapports entre la psychologie du langage et les conceptions chomskiennes (chap. III).

N'y a-t-il que les fonctions cognitives qui intéressent cette psychologie du langage ? De quelles manières celles-ci s'articulent-elles avec les domaines liés à l'affectivité ? Quels sont les rapports existant entre le sens, la signification et les supports langagiers (phonétiques, phonologiques, morphosyntaxiques, sémantiques) ? L'examen des différentes conceptions de l'étiologie des troubles du langage permettra d'aborder ces questions, sans oublier bien entendu quelques considérations sur l'intimité existant entre le langage et la psychanalyse (chap. IV, p. 71).

Les considérations de ce quatrième chapitre conduisent à sortir quelque peu du cadre strict de la psychologie du langage. Un exemple : si l'on s'en tient aux troubles rassemblés sous le terme de dyslexie, il est clair que pour certains, il s'agit de troubles fondamentalement dûs à des raisons endogènes alors que pour d'autres, l'entourage, l'environnement sont les principaux, voire les seuls responsables du trouble. Comment échapper alors aux aspects sociologiques intimement liés aux aspects psychologiques ? C'est pourquoi le chapitre V (p. 98) introduira les problèmes très actuels concernant les interactions entre le langage et les classes sociales.

Ainsi a-t-il été difficile de traiter uniquement de la psychologie du langage. C'est que le savoir sur le langage relève aujourd'hui d'approches si variées qu'il faudrait modifier la problématique et envisager l'étude des « phénomènes langagiers » avec des perspectives et des approches interactionnistes plus vigoureuses et moins cloisonnées.

CHAPITRE PREMIER

ORIGINE DES PROBLÈMES

I. — Le dialogue de « Cratyle »

L'interrogation des hommes sur les rapports entre le langage et la pensée n'est pas nouvelle. Dans l'Antiquité, le texte le plus célèbre abordant déjà ces questions est le *Cratyle* de Platon. Certes, d'autres travaux ont tenté d'approcher les origines du langage dans une perspective évolutionniste et anthropologique. Mais c'est avec le *Cratyle* que s'ébauchent les discussions concernant les rapports entre les choses, les idées et les mots. Ce dialogue tourne autour d'un thème central que l'on peut qualifier de psycholinguistique : sur « la justesse des noms » ou « la rectitude des mots » selon les traducteurs. Deux problèmes principaux dominent le dialogue : la nature de la correspondance entre les choses, les idées et les noms, et en corollaire, le rôle des noms (du langage) dans l'accession à la connaissance. Cratyle, élève et disciple d'Héraclite, soutient avec force que les noms sont « justes », qu'ils désignent une seule et même chose ou idée tandis qu'Hermogène défend — mollement — la position des sophistes, à savoir que les noms sont

conventionnels. Il n'est pas sans intérêt de noter que le nom « Hermogène » signifie « fils d'Hermès », c'est-à-dire celui qui possède, qui est brillant et riche, alors que le personnage était pauvre et plutôt effacé.

Quant à Socrate, il défend d'abord vis-à-vis d'Hermogène la position des *analogistes* (Héraclite, Cratyle), puis, face à Cratyle, il n'a point de peine à lui démontrer l'insuffisance de sa conception quand elle est poussée à l'extrême et donc que celle des *anomalistes* (Protagoras, Hermogène) est aussi à prendre en considération.

Les arguments employés par Socrate ne sont pas sans intérêt. Pour convaincre Hermogène de l'adéquation des noms à leur objet, Socrate a recours à l'étymologie et à ce qu'on appellerait aujourd'hui, dans le sens saussurien, la motivation d'un signe, c'est-à-dire le plus ou moins grand écart entre les éléments mêmes du terme et la chose, l'idée. Les termes ayant été choisis par « l'homme capable de nommer », le « nomenclateur », Socrate justifie ce dernier en précisant l'adéquation des sons aux êtres qu'ils évoquent : « Il semblera peut-être ridicule, Hermogène, de dire que des syllabes révèlent les choses en les imitant ; *cependant c'est une nécessité qu'il en soit ainsi* » (1). Mais, avec Cratyle, Socrate fera admettre au contraire que le « nomenclateur » peut se tromper, comme un mauvais artisan peut fabriquer de mauvais objets et surtout que l'adéquation entre chose et nom n'est pas identité, idée à travers laquelle on voit poindre la distinction *signifié-signifiant* : « Socrate — A la bonne heure. Quand ce caractère distinctif se trouve dans le nom, même à défaut de tous les

(1) Souligné par les auteurs.

traits appropriés, l'objet n'en sera pas moins nommé : bien, s'ils y sont tous ; mal, s'il n'y en a qu'un petit nombre. » Et aussi : « Voyons donc, Cratyle, si nous ne trouverons pas les quelques moyens de nous mettre d'accord. N'admettrais-tu pas que le nom est une chose et que l'objet auquel appartient le nom en est une autre ? » Ainsi, le nom peut signifier sans être l'exacte représentation de la chose, de l'idée. On sait aujourd'hui jusqu'où la relative adéquation du signifié et du signifiant a conduit : d'abord et toujours à la rhétorique, puis à la psychanalyse.

Parallèlement à cette discussion sur la « rectitude des mots », donc sur la notion moderne de signe, point le problème des rapports entre la pensée et le langage. Ceci apparaît lorsque Socrate oblige Cratyle à admettre que toute connaissance ne peut se réduire à celle des noms. L'argument péremptoire de Socrate est que le premier législateur (nomenclateur) ne disposait pas des noms primitifs qu'il fallait forger et donc qu'il lui fallait partir de la connaissance des choses et non des noms ; Socrate : « Comment pouvons-nous dire qu'ils (les législateurs) ont établi les noms ou qu'ils ont légiféré d'après la connaissance qu'ils avaient des choses avant même qu'il existât aucun nom et qu'ils puissent le reconnaître, s'il est vrai qu'il est impossible d'apprendre les choses autrement que par les noms ? » Et aussi : « Il est donc possible, ce semble, Cratyle, d'apprendre les choses sans l'aide des noms... »

Bien qu'il soit difficile d'apprécier, surtout dans une traduction, où vont la préférence de Platon et celle prêtée à Socrate, il semble qu'ils pencheraient vers la conception des analogistes à la condition que ceux-ci admettent que si toute parole est

vraie, qu'elle existe, dans le sens qu'elle dit quelque chose, ce qu'elle dit peut tromper, ne pas correspondre à ce qu'elle prétend évoquer, rappeler. Mais ils semblent bien rejeter tout conventionnalisme dogmatique. Si le problème des signes et des rapports de la pensée et du langage émerge du *Dialogue*, il faudrait se garder d'en conclure que les perspectives des anciens étaient identifiables à celles d'aujourd'hui. Néanmoins il est possible d'entrevoir des courants de pensée à dominante anomaliste et d'autres à dominante analogiste, qui jalonnent le parcours épistémologique de nos connaissances sur le langage.

1. Le courant à dominante anomaliste (linguistique). — Est-il commode, comme le fait encore Bloomfield, de continuer à se maintenir dans l'opposition *anomaliste-analogiste* ? Oui, en ce sens que la position des anomalistes est relativement claire : il n'y a pas de lien substantiel, nécessaire, transcendant entre le nom et la chose, l'idée, mais un accord d'usage. Il est entendu que, pour signifier, tel objet, tel concept s'énoncera ainsi, mais qu'il aurait pu s'énoncer autrement. Le parcours historique, ici, paraît facile : ne débouche-t-on pas, après deux mille ans, sur la notion saussurienne d'« arbitraire du signe » ? S'il est vrai que cette dernière notion s'apparente bien à un conventionnalisme, il faut être prudent quant à la pertinence de la filiation, car pour Saussure, cet arbitraire est un fait d'origine, d'institution. La tendance anomaliste rassemblerait ceux qui pensent que le langage doit être approché comme un instrument qui peut être étudié soit en tant que tel (comment il est fait, comment il fonctionne), soit en tant que ce qu'il permet de faire (informer, relater, raisonner). S'il

est délicat de ranger des philosophes dans une perspective anomaliste intransigeante (sauf peut-être Hobbes), il est plus aisé, semble-t-il, d'apercevoir cette filiation chez ceux qui se sont davantage préoccupés de la langue que de la parole. En effet, si les langues sont convention, alors elles peuvent être étudiées comme des objets, des institutions, et il devient possible d'isoler les faits d'énonciation et de se consacrer à l'examen de leur fonctionnement. Le lien proposé ci-dessus entre la tendance anomaliste et la conception « linguistique » ne doit pas être pris au pied de la lettre (!) : nous n'inscrivons pas tous les linguistes dans la filiation anomaliste. Nous pensons simplement que cette conception a fortement contribué à maintenir, à développer une attitude réifiante vis-à-vis de la langue, attitude qui a permis les indispensables réalisations comparatives et descriptives de la linguistique contemporaine. C'est pourquoi, Panini, Dante, Bopp, Saussure, Hjelmslev, Harris, Martinet sont, semble-t-il, à situer dans la tradition anomaliste, au moins dans leur pratique heuristique.

Ce courant anomaliste, dans la tradition occidentale, sera longtemps occulté par le triomphe de l'aristotélisme. Et pourtant, bien des écrits d'Aristote permettraient, dans une première analyse, de le ranger du côté des anomalistes, puisque, comme eux, il refuse le caractère « naturel » du langage et y reconnaît des aspects conventionnels. Cependant, sa théorie de la connaissance l'apparente aux analogistes puisqu'elle fait une large place à la sensation, source du *logos* (compris comme un phénomène langagier, à savoir un assemblage de noms et de prédicats) : « Tous (les animaux) ont la sensation ; mais, chez certains, après la sensation, se produit une certaine persistance de

l'objet senti, chez les autres, il ne demeure pas. Chez ceux-ci, il n'y a pas de connaissance en dehors de la sensation actuelle, du moins pour les objets dont ils ne gardent pas l'impression. Les premiers conservent en l'âme ce qu'ils ont une fois appréhendé par les sens. Mais là encore, il faut distinguer deux cas : chez les uns, de cette conservation des sensations résulte le *logos*, et chez les autres non » (Aristote).

Ainsi, le *logos* aristotélicien allait-il faire longue carrière en tant qu'instrument logique. Celui-ci n'a-t-il pas été récemment revalorisé par les nostalgies chomskiennes (cf. chap. II, L'illusion chomskienne, p. 59).

2. **Le courant à dominante analogiste (logique et psychologique).** — Dans le *Dialogue*, Cratyle, dans sa résistance assez artificielle à l'argumentation de Socrate, pousse jusqu'à la sottise le point de vue analogiste, à savoir le caractère absolu du langage, tel que ses manifestations sont les reproductions naturelles, identiques, parfaites de la vérité des choses, à tel point qu'il est impossible d'« affirmer des faussetés » ; Socrate : « Qu'il soit impossible de parler faux, est-ce là ce que tu veux dire ? C'est une opinion, mon cher Cratyle, qui a trouvé et qui trouve encore beaucoup de partisans » ; Cratyle : « En effet, Socrate, comment, en disant ce qu'on dit, ne dirait-on pas ce qui est ? Parler faux ne consiste-t-il pas à ne pas dire ce qui est ? » Mieux encore : Socrate, pour convaincre Cratyle, lui demande si quelqu'un, l'abordant en l'appelant « Hermogène, fils de Smicrion », n'affirmerait pas une fausseté. Et Cratyle de répondre : « Je dirais, moi, qu'en ce cas l'homme ne fait que du bruit et qu'il s'agite inutilement, comme s'il agitait un vase d'airain en le frappant. »

Ce bref passage permet au lecteur de saisir quelle peut être la puissance de l'investissement langagier chez un individu. Il ne faut d'ailleurs sourire qu'à moitié de cet excès. Certes, et on va le voir, Platon, par la bouche de Socrate, puis surtout Aristote, par le développement de sa conception prédicative, vont ridiculiser cette position analogiste extrême. Cependant, ne peut-on voir encore, comme une survivance, un prolongement de l'attitude des analogistes rigides, dans le cas où, par exemple, on veut faire entrer dans une catégorie grammaticale un terme qui n'y a que faire? Il n'y a pas si longtemps que *en* et *y* étaient classés dans la catégorie adverbiale même quand ils fonctionnent comme pronoms : « J'y vais, j'en veux, etc. » (1). Cette immanence de la catégorie et du mot ne rappelle-t-elle pas l'immanence de la parole et de la vérité chez Cratyle?

Aristote, donc, élabore une conception prédicative du langage, laquelle, pour l'époque et celles qui vont suivre, allait largement dominer l'épistémologie occidentale. D'une part, sur le plan de la langue, il rompait avec la conception grecque traditionnelle d'une grammaire des mots puisqu'il donnait à la proposition la place prépondérante, proposition qu'il articulait en la fructueuse décomposition sujet-prédictat : X (sujet) est Y (prédictat). Fructueuse, puisque la prospérité de celle-ci allait s'étendre d'Aristote à Chomsky, en passant par les scolastiques, Descartes, les Messieurs de Port-Royal, Condillac, Bally, Séchehaye, pour n'en citer que quelques-uns. D'autre part, cette articulation binaire devait être la source de la logique formelle aristotélicienne, la *sylogistique*, science

(1) On trouve ces mots aujourd'hui dans les grammaires sous les dénominations d'*adverbe pronominal* (!) ou de *pronom adverbial* (!).

du raisonnement, qui ne devait être dépassée, puis intégrée, qu'au XIX^e siècle, quand les mathématiciens allaient se saisir de cette logique formelle : Frege, Morgan, Hilbert, Russell et Whitehead puis au XX^e siècle : Carnap, Reichenbach, Tarski, Quine. Enfin, et la psychologie du langage ne saurait le passer sous silence, un psychologue, épistémologue, J. Piaget, allait, après les philosophes et les mathématiciens, situer cette logique dans le cadre de la genèse du développement cognitif.

La pérennité de la construction aristotélicienne fut telle qu'elle permit cette boutade de B. Russell : « Aristote fut le plus grand fléau de l'humanité », c'est-à-dire que pour le philosophe anglais la qualité de la logique formelle d'Aristote avait contribué à retarder l'avènement de la logique symbolique ou logique mathématique. Ces qualificatifs mériteraient une longue discussion : ce qui caractérise la logique moderne c'est sa qualité « formelle ».

Ce qui est important pour notre sujet, et le terme d'analogie va prendre ici toute sa valeur, c'est que les syllogismes, fondement de la logique classique, s'appuient sur une décomposition grammaticale qui est d'ordre syntagmatique (le sujet comme le prédicat sont des syntagmes au sens linguistique). D'autre part, l'importance prise par l'affirmation et la négation, l'opposition du *tous* et du *quelques* dans les fameuses propositions de base de la théorie aristotélicienne vont amener ces conceptions dans le champ des chercheurs en psychologie des activités cognitives. Ainsi sera délimité un domaine logico-grammatical où joueront donc à la fois les aspects logiques, grammaticaux et, en conséquence, psychologiques, puisque les approches élaborées sous cette bannière aristotélicienne supposent

l'intervention mentale d'un sujet qui affirme, nie, juge.

Le lecteur peut maintenant concevoir la distance qui sépare la tendance analogiste de la tendance anomaliste. Pour cette dernière, il est possible d'étudier le langage comme on peut étudier une chose, objet, idée, institution. Pour la première, le langage participe à la fois du psychologique (expression des sentiments), du logique (pratique du raisonnement), du grammatical (connaissance du fonctionnement de la langue).

II. — Apparition des perspectives modernes et contemporaines

Ce qui caractérise ces perspectives, c'est la distance prise par rapport aux approches philosophiques. L'essor épistémologique et social de la linguistique, esquissé dans le comparatisme, va s'épanouir dans la période postsaussurienne. Cette distanciation a eu comme effet d'éloigner un temps les linguistes des psychologues, puisque ceux-ci, qu'ils le veuillent ou non, restaient marqués par leur filiation philosophique. Ainsi se contenteront-ils, pendant une assez longue période, d'utiliser le langage pour l'étude des fonctions psychologiques, en particulier la mémoire, l'intelligence et l'apprentissage.

La mise à l'écart des préoccupations philosophiques par les linguistes se traduisant par un déplacement des problèmes, comme ceux par exemple concernant l'origine du langage, ceux-ci allaient progressivement trouver de nouveaux modes d'approches, chez les anthropologues notamment.

Débarassés de ces aspects des choses, linguistes et psychologues allaient pouvoir se consacrer aux

phénomènes langagiers. Tandis que les linguistes, reprenant la tradition anomaliste, allaient élaborer des méthodes pour décrire les langues et en expliciter le fonctionnement, les psychologues allaient se consacrer à deux tâches principales : ils allaient essayer de comprendre comment le langage intervient dans les activités cognitives (cf. chap. II, p. 20) et comment il est possible de vérifier expérimentalement les nouvelles théories du fonctionnement des langues, en particulier les conceptions successives de Noam Chomsky (cf. chap. III, p. 59).

Cependant, et pour revenir à la fois sur ce qui a été posé dans l'introduction quant aux positions possibles eu égard au rôle du langage dans les activités cognitives, et sur les positions philosophiques des anomalistes et des analogistes, il convient d'essayer de retrouver chez les modernes les deux courants, compte tenu des différences heuristiques survenues depuis l'Antiquité. Ne peut-on voir par exemple, dans la glossématique d'Hjelmslev, l'aboutissement du courant anomaliste ? L'organisation de la langue n'est-elle pas pour le linguiste danois la convention suprême, la clé des sciences, qui dicte sa loi à ce qu'il appelle, dans la traduction anglaise, l'*amorphous thought* (1). *Ce qui règle la langue règle la pensée*. A l'opposé, ne peut-on assimiler la position de certains piagétiens à une attitude exactement inverse : la pensée dictant sa loi au langage. *Ce qui règle la pensée règle la langue*. Comme la pensée est réglée à la fois par l'activité du sujet et l'expérience, l'activité langagière n'est qu'un produit de l'activité cognitive et il s'agit donc bien d'une conception s'inscrivant dans la tradition analogiste.

(1) La pensée inorganisée.